

et qui depuis est devenue très-rare. Intelligent, étourdi, très-friand de bonnes choses, le *carlin*, par sa face noire et plate, non moins que par ses qualités et ses vices, offrait assez bien le portrait en miniature de l'arlequin traditionnel. Quoi qu'il en soit, la vogue du comédien grandit encore, et quoique son emploi se perdît, les pièces italiennes étant moins suivies qu'autrefois, Carlin, à force de talent, de souplesse et de grâce, obligea le public à faire une exception en sa faveur. Cependant il lui arriva, comme à bien d'autres dieux et demi-dieux de la scène, de jouer devant les banquettes à peu près vides de spectateurs; certain soir, il ne se trouva que deux personnes à la Comédie... Deux auditeurs! On ne peut pas jouer à moins. Carlin conserva, toutefois, sa bonne humeur habituelle, et ne passa ni une scène, ni une saillie. Le spectacle terminé, il fit signe à l'un des deux spectateurs, l'autre ayant déjà pris la porte, de s'approcher de la rampe, et lui dit tout bas, confidentiellement, avec cette finesse qui lui était ordinaire : « Monsieur, l'autre moitié de notre public est partie, si vous rencontrez quelqu'un en sortant d'ici, faites-moi le plaisir de lui dire que nous donnerons demain *Arlequin emite*... »

Carlin se distinguait surtout par la naïveté de son débit et la vérité de sa pantomime. « Cette diction si naïve, cette pantomime si vraie, lisons-nous dans les *Mémoires* de Fleury, étonnaient si fort l'idée de l'art, qu'on s'imaginait plutôt être le témoin d'une action réelle que le spectateur d'une représentation dramatique. J'ai entendu souvent affirmer que des enfants amenés à ce spectacle se mélaient à la conversation, et, du haut de leur loge, entraînaient en scène avec Carlin, qui, de son côté, profitant des privilèges de son rôle, était enchanté d'établir un dialogue qui lui amenait ainsi une digression fort amusante; usant de sa faculté d'improvisation, il cousait cette espèce de hors-d'œuvre à la pièce et avec un tel art, que des gens de province qui vinrent le voir deux fois dans le même ouvrage, et qui la première avaient été témoins de ce fait, demandèrent à grands cris la scène d'*Arlequin et des enfants*. » L'âge ne fit rien perdre à Carlin de son enjouement, de sa légèreté d'allures. Un embonpoint excessif, qui lui donnait un peu de l'air du comédien Desessarts, des Français, n'enleva jamais rien à son agilité. Au théâtre, plus qu'ailleurs, la vérité n'est pas ce qui est, mais ce que l'acteur parvient à faire croire qu'elle est; par exemple, Carlin, merveilleux enchanteur, en était venu à persuader que son masque, ce vilain masque noir aux rides impossibles, avait une physionomie mobile, tant il mettait d'expression dans son jeu, tant ses attitudes, toujours vraies, produisaient d'illusion. Mais, ce qu'on a le plus admiré chez Carlin, c'a été son incroyable verve, sa faculté surprenante d'improvisation. Quoiqu'on l'applaudît dans la comédie écrite, c'était dans les canevas sur lesquels il brodait son dialogue qu'il se montrait artiste hors ligne. Là surtout il déployait un jeu assaisonné des grâces les plus naïves, les plus piquantes. N'avons-nous pas lieu d'en être étonné, nous qui voyons nos acteurs modernes se troubler, balbutier, s'ils ont à adresser quelques paroles en dehors de leurs rôles? Eh bien, Carlin, dans les *Vingt-six infortunes d'Arlequin*, par exemple, improvisait pendant cinq actes, sans éprouver un moment d'hésitation, sans cesser d'exciter le rire ou du moins l'attention.

« Carlin, comme Gros-Guillaume et, de nos jours, Potier, était sans cesse tourmenté par une maladie horrible, la pierre, dit M. Alfred Deberle, dans *Arlequin père et fils*. Souvent, sur la scène, il souffrait tant qu'il en pleurait, ce qui lui faisait faire toutes sortes de contorsions et de gestes fort réjouissants pour le public, qui n'en découvrait point la cause; il se livrait alors à une surabondance de lazzi qui excitait l'hilarité du parterre émerveillé. » A ce propos, on rapporte une anecdote assez plaisante : « La santé de notre arlequin était devenue chancelante. Il avait la mine d'un véritable hypocondriaque. Un jour, il alla consulter un médecin célèbre; et cet homme, qui ne connaissait pas plus le malade que la maladie, lui donna ce conseil que, sans doute, il lui fit payer fort cher : « Monsieur, il faut vous égayer : allez voir Carlin, de la Comédie-Italienne. » Carlin qui, dit-on, a servi de type à son compatriote Goldoni, lorsque ce dernier écrivit le *Bourru bien-faisant*, Carlin était peu à peu devenu triste; il n'en continua pas moins de faire rire les Parisiens qui l'applaudirent pendant quarante-deux ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Il conserva surtout cette bonhomie charmante qui, jointe à une probité à toute épreuve, fit dire à un rimeur du temps :

Dans ses gestes, ses tons, c'est la nature même;
Sous le masque on l'admire, à découvert on l'aime.

Garrick, lorsqu'il vint en France, ne témoignait pas moins d'admiration pour Carlin que pour Prévigne. De son temps, Carlin passait pour le plus parfait des arlequins. « Il jouissait, dit Goldoni dans ses *Mémoires*, d'une réputation qui le mettait au pair de Dominique et de Thomassin en France, et de Sacchi en Italie. » Comme Thomassin et Dominique, Carlin, fait digne de remarque, était très-pieux. Ces trois fameux farceurs, qui se sont illustrés dans un genre trivial, quelquefois même graveleux et cynique, se distinguaient par leurs

vertus domestiques et leurs qualités sociales. Fleury prétend que c'est chez Carlin que Florian vint prendre « les modèles de ses tableaux si frais, si pleins de grâce et de naïveté : » le *Bon Père* de cet auteur est, dit-il, un véritable portrait du caractère et une esquisse vraie de l'intérieur de l'aimable comédien. Telle était l'estime du public pour la personne et les talents de Carlin, qu'il fut seul conservé à la Comédie-Italienne lorsque, après le renvoi des comédiens ultramontains, en 1780, les pièces à ariettes prirent définitivement la place de la comédie dite *italienne*. En outre, Carlin était un de ces rares acteurs, enfants gâtés du parterre, à qui tout est permis en scène. Il avait su si bien gagner la bienveillance du parterre, qu'il lui parlait avec une aisance et une familiarité qu'aucun autre acteur n'aurait pu se permettre. Devait-on haranguer le public, y avait-il des excuses à faire, c'était toujours lui qui en était chargé, et ses annonces ordinaires étaient des entretiens agréables. En septembre 1775, il dit, en annonçant le *Duel comique* : « Messieurs, je vous réponds de la musique; elle vous plaira. Quant aux paroles, heu! heu!... vous verrez. » Cette hardiesse ne fut pas du goût de l'auteur, qui convint cependant, après la représentation, que Carlin avait eu raison. Une autre fois, dans un imbroglio moitié français, moitié italien, il plaisait, d'une manière fort transparente, sur de nouveaux règlements du ministre de la guerre, M. de Saint-Germain; le public applaudit, mais arlequin tâta de la prison. Une autre fois encore, se trouvant en scène avec une actrice dont il était épris, il la laissa longtemps à ses genoux, et profita de la situation pour épancher, dans une de ces improvisations de haut goût habituelles à la farce italienne, son amour et sa jalousie. Le prince de Monaco, son rival, l'interpella à haute voix pour le lui reprocher; mais l'acteur osa lui faire sentir l'indépendance de son interruption par une répartie qui mit les rieurs de son côté. Nous ne taririons pas, si nous voulions rapporter toutes les anecdotes vraies ou supposées dont Carlin a été le héros. Bornons-nous, en terminant, à citer l'épithète qu'on lui a faite :

Ci-gît Carlin, digne d'envie;
Qui, bouffon, charmant sans effort,
Nous fit rire toute sa vie
Et nous fait pleurer à sa mort.

Carlin se distinguait par un degré d'instruction supérieur à celui de la plupart des acteurs de son temps. Il a donné au théâtre, en 1763, les *Nouvelles métamorphoses d'Arlequin*, comédie en trois actes, dont le succès ne fut pas dû à son seul talent de comédien. Cette pièce est un tissu d'événements fondés sur la magie, par lesquels Arlequin est obligé de reprendre douze fois des formes différentes, et si subitement, que l'illusion est complète. Un ouvrage publié en 1827 par M. de Latouche, sous le titre de *Clement XI et Carlo Bertinazzi, correspondance inédite*, n'est que le roman d'un écrivain ingénieux basé sur une liaison de jeunesse vraie pour les uns, supposée pour les autres, entre les deux illustres enfants de l'Italie. Arlequin a-t-il jamais eu des rapports avec le pontife? telle est la question qui a été posée d'une fois posée. Les *Mémoires* de Fleury sont pour l'affirmative, et font rapporter la chose par la bouche même de Carlin. Cette amitié d'un pape pour un comédien, amitié qui aurait pris naissance sur les bancs du séminaire, n'a d'ailleurs rien d'in vraisemblable. Quoi qu'il en soit, elle offre une situation piquante dont on a su tirer parti, soit pour la scène, soit pour le roman. Nous citerons *Arlequin et le Pape*, pièce jouée à l'Ambigu en 1831; *Carlin à Rome*, ou les *Amis de collège*, souvenir historique en un acte, de MM. Rochefort et G. Lemoine (Variétés, même année); *Arlequin père et fils*, de M. Alfred Deberle, jolie nouvelle publiée par l'École normale en 1863. — La famille de Bertinazzi s'est éteinte en octobre 1843, dans la personne de la fille aînée de Carlin, morte à l'âge de quatre-vingt-deux ans; mais ce qui doit consoler chez nous la Comédie, c'est que, malgré l'extinction de cette famille, il reste aujourd'hui en France et il y aura longtemps encore sans doute d'innombrables arlequins.

BERTINCOURT, bourg de France (Pds-de-Calais), ch.-l. de cant., arrond. d'Arras; pop. 1,591 hab.

BERTINI (Antoine-François), médecin italien, né à Castel-Florentino en 1658, mort en 1726. Également versé dans la connaissance des sciences et des lettres, il se fit recevoir à vingt ans docteur en médecine et en philosophie, se fixa à Florence, où il devint professeur de médecine pratique à l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle, et se lia avec les savants les plus distingués de son temps. Bertini acquit une grande réputation en Italie, moins encore par son habileté que par ses querelles et ses ardeurs polémiques avec plusieurs médecins : Moneglia, Manfredi de Masso, Paul Ferrari, etc. Son principal ouvrage est intitulé : *la Medicina difesa contra le calunnie degli uomini volgari*, etc. (Lucques, 1799).

BERTINI (Joseph-Marie-Xavier), fils du précédent et médecin comme lui, né à Florence en 1694, mort en 1756. Reçu docteur en médecine à Pise, il s'établit à Florence, où il professa et exerça son art avec beaucoup de succès. Son principal ouvrage, intitulé : *Dell'uso esterno ed interno del mercurio* (Flo-

rence, 1744, in-4°), roule sur l'usage du mercure dans la médecine en général, et fit grand bruit lors de son apparition.

BERTINI (Salvator), musicien italien, né à Palerme en 1721, mort en 1794. Elève du Conservatoire de la Pietà, à Naples, il y apprit le contrepoint et l'accompagnement, sous la direction de Léo; il refusa une place de maître de chapelle à Saint-Petersbourg et fit représenter, dans sa ville natale, quelques opéras qui furent accueillis avec faveur. Après un voyage à Rome et à Naples, pour la mise en scène de quelques-uns de ses ouvrages, Bertini, de retour à Palerme, abandonna la musique dramatique pour se consacrer entièrement aux compositions religieuses. — Son fils, l'abbé Joseph BERTINI, né à Palerme en 1756, s'adonna également à la musique d'église, et publia un livre intitulé : *Dictionnaire historique et critique des écrivains sur l'art musical* (Palerme, 1814, 4 vol. in-4°).

BERTINI (N.), musicien d'origine italienne, né à Tours vers 1750, mort vers 1814. Il devint maître de musique à la collégiale du Mans, et, après avoir habité Lyon, Paris et quelques autres villes de France, il parcourut, vers 1811, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne, avec son jeune fils Henri BERTINI. Il a laissé des messes et des motets manuscrits.

BERTINI (Benott-Auguste), fils aîné du précédent, né à Lyon en 1781, reçut pendant six ans, à Londres, des leçons de piano et de composition de Clémenti. En 1806, il revint à Paris, où il se fit connaître comme pianiste et comme auteur de sonates, de rondeaux, etc. Le refus, par les comédiens du théâtre Feydeau, d'un opéra de sa composition, intitulé *le Prince d'Occasion* (1817), le décida à quitter la France. Après avoir parcouru l'Italie, il retourna à Londres où il se livra à l'enseignement.

BERTINI (Henri-Jérôme), frère du précédent, né à Londres en 1798, est un des pianistes les plus distingués de notre époque et un compositeur pour piano d'un rare mérite. M. Bertini eut pour premier professeur son frère, qui lui inculqua les principes de Clémenti. Au retour de divers voyages qu'il fit en Hollande, en Allemagne et en Angleterre, M. Bertini se fixa à Paris vers 1821. Sous le rapport de l'exécution, M. Bertini appartient à l'école éclectique. Son jeu sobre et large, qui rappelle celui d'Hummel, n'exclut en rien chez lui le côté brillant de l'exécution. Comme compositeur, M. Bertini joint à un style grave un goût délicat et fin. Ses œuvres portent un cachet d'élégance, de distinction et même d'originalité qui lui a toujours valu l'approbation des connaisseurs et lui a enfin concilié la faveur du public. Des deux cents œuvres environ qu'il a composées pour le piano, les plus populaires et les plus justement admirées sont ses *Études* pour le piano. M. Bertini réside actuellement aux environs de Grenoble. Il a pris une part active à la rédaction de l'*Encyclopédie pittoresque de la musique*, et publié un livre didactique, sous le titre de : *le Rudiment du pianiste*.

BERTINORO, autrefois *Bricinorium*, ville du royaume d'Italie, légation et à 10 kil. S. de Forlì, sur le Ronco; 4,000 hab. Evêché.

BERTINOT (Gustave-Nicolas), graveur français contemporain, né à Louviers vers 1828, élève de Drolling et de M. Martinet. Il a remporté, en 1850, le premier grand prix de gravure au concours pour l'école française de Rome. Les principaux ouvrages qu'il a exécutés depuis, et exposés aux Salons de Paris, sont : le portrait de Clément IX, d'après Velasquez (1857); *l'Amour fraternel*, d'après M. Bouguereau (1859); une *Jeune mère italienne*, d'après M. Jalabert, et *Salomé recevant la tête de saint Jean*, d'après Luini (1861); le *Bouquet*, d'après M. Toulmouche (1863); le portrait de van Dyck, d'après le tableau du Louvre (1865); la *Vierge aux donataires*, d'après van Eyck (1866). Dans ces diverses estampes, M. Bertinot a rendu avec talent l'expression et le caractère de ses modèles. Il a obtenu une médaille de 3^e classe en 1861 et en 1863. Plusieurs de ses ouvrages ont été exécutés pour la chalcographie du Louvre.

BERTISTAGLIA, médecin italien. V. BERTAPAGLIA.

BERTIUS (Pierre), cosmographe, né à Baveren, en Flandre, en 1565, mort à Paris en 1629. Il professa la philosophie à Leyde, et fut dépourvu de ses emplois à cause de son attachement à la secte des arminiens (1720). Il se rendit alors à Paris, où il abjura le protestantisme et fut nommé, par Louis XIII, cosmographe du roi, professeur royal de mathématiques et historiographe de France. Bertius a publié des ouvrages sur la théologie et la géographie. Parmi ces derniers, qui lui valurent de son temps une grande réputation, le plus important est son *Theatrum geographiae veteris* (1618-1619, 2 vol. in-fol.), compilation beaucoup plus vantée des ouvrages de Prolemée, de la *Notice des provinces*, de l'*Itinéraire* d'Antonin, de la *Table* de Peutinger, etc. Nous citerons encore son *Introductio in universam geographiam* (1676); *Commentarius rerum germanicarum* (1635); *De aggeribus et pontibus hactenus ad mare extractis* (1629), ouvrage plein de détails curieux sur la construction des digues, etc.

BERTO DI FRANCESCO, orfèvre florentin, travailla vers 1456. Il fit, avec Antonio Pol-

laiuolo et Milano Dei, la grande croix d'argent richement sculptée que l'on expose le jour de la Saint-Jean dans le baptistère de Florence.

BERTOIS s. m. (bèr-toa). Techn. Corde qui sert à enlever l'ardoise de la carrière, par le moyen de l'engin.

BERTOLA (l'abbé Aurèle-Georges), littérateur italien, né à Rimini en 1753, mort en 1798. Il fut d'abord mis au séminaire de Jesi par son oncle, évêque de cette ville; mais, entraîné par ses goûts de vie active, il s'enrôla en Hongrie dans un régiment autrichien. Revenu ensuite à sa vocation religieuse, il fut nommé professeur au collège de Sienne, où il composa les *Nuits clémentines*, poème sur la mort de Clément XIV, qui reçut un bon accueil du public. Appelé quelque temps après à Naples, pour occuper la chaire d'histoire et de géographie, il publia des *Leçons d'histoire* qui augmentèrent encore sa réputation. Après avoir fait, en 1783, un voyage à Vienne, où il se mit en relation avec les savants les plus éminents de cette ville, il fut appelé à professer la philosophie de l'histoire, à Pavie; mais, avant de se rendre dans cette ville, il visita la Hongrie, puis les bords du Rhin et la Suisse, où il se lia avec Gesner, dont il avait traduit les idylles en latin. Bertola passa les dernières années de sa vie à Rome, qu'il alla habiter lors de l'invasion de l'Italie par les Français. Outre ses *Nuits clémentines*, qui furent traduites en français par Caraccioli (Paris, 1773), sa *Description pittoresque des bords du Rhin* et sa *Philosophie de l'histoire*, qui eut plusieurs éditions, on a de lui une traduction d'*Horace* et des *Observations sur Méastase*, un *Essai sur la poésie allemande* (Naples, 1799), et un *Essai sur la littérature allemande* (Lucques, 1784); *Cent fables* (1785); *Œuvres diverses en prose et en vers* (1789); le *Premier poète* (Vérone, 1792); *Sonnets amoureux* (Milan, 1697).

BERTOLACCI (Antoine), écrivain, né en Corse, mort en 1833. Lord Guifford lui donna la charge d'administrateur et de contrôleur général de l'île de Ceylan. Après avoir exercé ces fonctions pendant dix-sept ans, l'altération de sa santé le força à revenir en Europe. Il se fixa d'abord en Angleterre et y publia plusieurs ouvrages où il développa ses principes sur l'économie sociale et politique. A la seconde Restauration, il vint en France, et fit paraître une brochure où, à l'occasion de la bataille de Navarin, il s'efforça de démontrer que le bonheur du monde demandait l'alliance la plus étroite entre la France et l'Angleterre; il voulait que cette alliance fût comme le mariage de la terre avec la mer : *terra marisque connubium*. Peu de temps après, il élaborait un projet d'assurances sur la vie, destiné à consolider l'édifice social en assurant le bien-être des individus et des familles. Ses principaux ouvrages sont : *A view of the agricultural, commercial and financial interests of Ceylan* (Londres, 1817); *An inquiry into several questions of political economy* (Londres, 1817); *la France et la Grande-Bretagne unies* (1828); *Projet d'assurances générales sur la vie* (1809).

BERTOLDO (Giovanni), sculpteur et fondeur en bronze, florissait en Italie au xve siècle. Il eut pour maître le célèbre Donatello, qu'il aida dans plusieurs de ses travaux. Il acquit l'estime de Laurent de Médicis, qui lui confia la garde du magnifique jardin de Saint-Marc, dans lequel ce prince avait réuni plusieurs chefs-d'œuvre de l'antiquité, vases, statues, bas-reliefs, qui servaient de modèles aux maîtres italiens de la Renaissance. Bertoldo eut la gloire de former quelques-uns des plus grands sculpteurs de cette école, entre autres Michel-Ange, Francesco Granacci, Torregiani. Il était particulièrement habile à modeler de petits bas-reliefs qu'il coulait en bronze et qui pour la plupart représentaient des batailles ou des sujets religieux. L'œuvre la plus remarquable que l'on conserve de lui est la série de bas-reliefs qui décorent la chaire à prêcher de l'église de Saint-Laurent, à Florence : ces bas-reliefs, où sont figurés les mystères de la *Passion*, sont en bois et en bronze. Entre autres ouvrages de Bertoldo, on cite encore son médaillon de Mahomet II, offrant d'un côté l'effigie de ce sultan et de l'autre un char de triomphe.

BERTOLDUS, historien allemand. V. BERTHOLDUS.

BERTOLI (l'abbé Jean-Dominique), antiquaire italien, né à Mereto, dans le Frioul, en 1676, mort en 1750. Nommé coadjuteur d'un canonique de l'église patriarcale d'Aquilée, il s'appliqua à collectionner tous les débris des anciens monuments de cette ville ou des environs; et, avec les encouragements de Muratori et d'Apostolo Zeno, il publia les *Antiquità di Aquileja profane e sacre* (Venise, 1739). On lui doit en outre beaucoup de *Mémoires* insérés dans divers recueils.

BERTOLIO (Antoine-René-Constance), jurisconsulte et magistrat français, né à Avignon, mort à Amiens en 1812. Reçu avocat au parlement en 1775, il collabora au *Répertoire de jurisprudence* de Guyot, et à l'*Encyclopédie méthodique*. Il embrassa avec ardeur les idées de la Révolution, fut nommé commissaire à Rome sous le Directoire, et un peu plus tard ambassadeur près de la nouvelle république romaine. Sous le Consulat, il alla remplir les fonctions de grand juge à la Guadeloupe, et fut enfin nommé conseiller à la cour royale